

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 6

Artikel: La luge : esquisse de la vie montagnarde
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198014>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerzère, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La luge.

Esquisse de la vie montagnarde.

C'est à la montagne! Voici la première neige, ordinairement entre la St-Denis et la St-Martin, quand les vaches sont accréchées... et les enfants aussi, hélas, à l'école pour six longs mois.

Après s'être assurée que c'est pour de bon que la neige tombe et qu'elle va prendre, la marmaille monte quatre à quatre l'escalier du galetas, où, sous des outils aratoires, de vieux rouets, des toiles d'araignées et une couche de poussière, dort la luge de famille.

On l'amène au jour et, rangée en cercle autour d'elle, toute la famille l'examine. Les fers sont rouillés, mais avec une pomme de terre et quelques jours d'exercice, on va les rendre aussi nets que le porte-monnaie du père quand il revient de payer les impôts. On met une ficelle neuve, on vérifie les clochettes placées au-dessous. Chaque luge doit avoir son chant à elle, qui la fasse reconnaître à demi-lieue à la ronde. On vérifie si toutes les traverses sont en bon état.

Le père lui-même s'intéresse à l'opération. Il montre à ses enfants une traverse cassée et reclouée et, pour la dixième fois, raconte comment il vint, un beau soir, s'embaumer contre le vieux prunier au bas du pré. La luge et lui en ont gardé une cicatrice.

La gaitzette est prête. Il ne faut plus qu'une bonne trace.

Cela arrive ordinairement vers le mois de décembre, et, dès lors, la luge règne en maîtresse. Les enfants la prennent pour aller à l'école. Vous les verrez dans le corridor du collège, dressées contre les murs, car jamais un lugeur soigneux ne laissera sa luge reposer sur ses fers.

Le couleur qui vient porter son lait à la fruitière, sa bouille au dos, n'hésite pas à s'en servir et à faire ainsi, en deux minutes, un trajet d'une demi-lieue. Et ne craignez pas que son équipage verse. Il connaît tous les contours, tous les mauvais endroits, et de quelques coups de talon, donnés à propos, saura maintenir sa luge dans la bonne voie.

Monsieur le pasteur, lui-même, quand il va visiter des paroissiens éloignés, traîne sa luge derrière lui.

Partout où l'on peut se luger, on se luge. Il y a d'abord les routes cantonales et les chemins communaux. Ce sont eux que l'on emploie les premiers, sans souci des règlements municipaux, qui, comme tous les règlements, sont faits pour être violés.

Mais il y a surtout les trains d'hiver. Au Pays-d'Enhaut, par exemple, la plupart des chemins serpentant le long des ruisseaux sur les anciens communaux, il y a pour chaque hameau ou groupe de maisons foraines, une traine d'hiver. Ce sont des servitudes inscrites au contrôle, et qui donnent droit d'établir chaque hiver un passage temporaire sur certaines propriétés. Dès que la neige est tombée en suffisance, beaucoup de chemins communaux

sont complètement abandonnés et l'on n'utilise plus que les trains d'hiver.

La trace est d'abord battue par les grandes luges ou gaitzes, avec lesquelles le paysan s'en va, tout en haut dans la montagne, chercher le foin et le bois, puis au bout de quelques jours, les enfants finissent l'ouvrage avec leurs gaitzettes. Dès lors la traine leur appartient. Ils la modifient à volonté, ajoutent de la neige à certains endroits pour former des sortes de montagnes russes, qui vous font sauter en l'air chaque fois que vous passez dessus. Ils y sont maîtres. Devant leur gare! tout le monde se range en hâte. Madame la ministre, elle-même, patauge dans la neige pour laisser passer le fils au marguillier; et que Monsieur le Syndic ne s'avise pas de faire la sourde oreille, il sera bousculé par le premier polisson venu. Sur les trains d'hiver, personne n'a rien à dire, et l'homme attardé qui remonte du village avec sa hotte pleine de provisions a beau jurer dans sa barbe :

— *Tsancro dé boubo!* Si j'attrape une de ces gaitzettes, j'aurai d'abord chauffé mon fourneau avec. On lui rira au nez.

Hélas! la luge est maintenant un sport d'Anglais. Pas de joli village de montagne qu'ils n'aient envahi, et où ils ne viennent faire leurs prouesses. Souvent même, ils y apportent des luges faites à la plaine, de ces machines bizarres et compliquées, trop hautes ou trop basses, à dossier, ou garnies de fourrures, articles de bazar qu'un Lausannois regarde comme le dernier mot du confort, et sur lesquelles un vrai montagnard ne consentirait pas à s'asseoir pour tout au monde.

Heureusement que les Anglais ne se lugent que de jour, et que les naturels se lugent surtout le soir. Le jour, la traine n'est pas bonne. La neige fond, on patauge, on n'avance pas, le soleil, qui luit sur la neige, fait mal aux yeux.

Mais vienne le soir. La traine redevient dure. Un bon froid vif pique les oreilles et gèle le menton, sans faire aucun mal à la langue. C'est alors qu'il fait bon, et c'est alors qu'on s'en donne.

C'est dimanche soir! Dans la grande chambre basse et chaude, toute la famille est réunie. Le père et la mère lisent; les enfants jouent au jeu de l'oie ou au domino. Les sacs d'école, pendus à la paroi, sont prêts pour le lendemain.

Louis, garçon de 13 à 14 ans — c'est à cet âge qu'on a la passion de la luge — est le seul qui ne soit pas occupé. Il bâille, s'étire, tire la queue du chat qui dort sur le fourneau, brouille les dominos, renverse le château de cartes que la petite sœur vient d'élever.

— Mais, s'il te plaît, reste-voilà tranquille, dit la mère. On dirait pardine que tu as les ennemis.

Louis n'a pas les ennemis, mais depuis un moment son oreille a perçu un certain bruit qu'elle connaît bien. Ils y sont tous, les amis; il a reconnu la sonnette fêlée de Jean-Pierre,

le grelot de Marc, et il brûle d'envie de les rejoindre. Comment faire?

— Il fait un rude beau clair de lune, dit-il en s'approchant de la fenêtre. Ça fait envie de se luger.

— Mon Dieu, va, dit la mère, qu'on ait un moment de tranquillité.

— Va, ajoute le père, et surtout ne rentre pas trop tard, ou bien la porte sera fermée.

Cela lui est bien égal. Si la porte était fermée, il y aurait l'étable, où il fait bon chaud.

Deux sauts! La luge et son propriétaire ont dégingolé l'escalier.

— Adieu, Louis! Adieu, Julie! Adieu, Marc!... Tu as pu venir! quelle chance!... Moi, j'ai dit que j'allais à la réunion. Vois-tu, j'ai mes *Hymnes du Croquant* dans ma poche. Moi, j'ai dit que je ne savais pas faire mon problème, et que j'allais le faire vers David au syndic... Allons, en route, la traine est rudement bonne, ce soir.

Louis regarde autour de lui.

— Dis-voilà, Mariè, on se luge ensemble, veux-tu?

— Bien, si tu veux, mais tu ne me renverseras pas dans la neige.

— Pas besoin d'avoir peur; je connais ma gaitzette et la traine. Attends-voilà, on va réduire la tienne là derrière ce tas de bois.

Ah! quel plaisir! Etre jeune, gai, sans souci, s'amuser franchement!

On monte en bande: les filles devant, les garçons derrière, tirant leurs luges; mais la distance n'est pas grande entre les uns et les autres. On discute les mérites respectifs de sa gaitzette, on s'arrête même de temps en temps pour regarder les fers sur lesquels on passe une main soigneuse, on mange des tablettes — de celles qui font tant bien la bise, en bas le cou — on regarde les ombres que font les arbres ou les maisons sur la neige, et on se raconte des histoires de revenants.

— Oui, ma fi, on y aperçoit, dans cette grange. Ma grand'maman m'a assez eu raconté.

Et tout se passe correctement. Ne croyez pas qu'un de ces grands garçons de 13 à 16 ans aura l'idée d'embrasser une fille. Il sait du reste fort bien qu'une bonne savonnée de neige viendrait bien vite refroidir son ardeur.

Puis, quand on est en haut, on s'installe. Pareil au preux chevalier d'autrefois, qui prenait sa dame en croupe, le jeune montagnard le fait asseoir derrière, et ce seul trait dépeint son caractère. Il veut bien être galant, mais il veut être maître sur sa luge, et avoir ses mouvements libres. Prendre une fille sur ses genoux pour qu'elle vous encouble, et que là-bas, à ce contour qui est si difficile à faire, il aille renverser... merci bien!

— Te va-t-il bien, Marie? Es-tu trop cougnée? Serre-toi seulement près de moi.

— Non, ça va. Tâche seulement de ne pas tant reptiler; je reçois toute la cousse.

Et les voilà partis. Ah! quand on a entre ses jambes une bonne luge qui vous emporte comme le vent, derrière soi une jeune fille qui s'accroche à vos vêtements et vous donne l'il-

lusion d'être déjà un homme et d'avoir quel-
qu'un à protéger, que tous vos sens sont en
éveil pour conduire d'une main sûre, qu'il fait
bon vivre !

Et les heures passent ainsi, jusqu'à ce que,
tout à coup, on entende le guet crier sur la
place : « Il a sonné dou...ou...ou...ze ! »

— Eh, monté, que va-t-on me dire ? Allons-
nous-en.

Et l'on rentre en tapinois. Malheur à celui
qui n'a pas pris la précaution de mettre des
guêtres ou d'attacher le bas de son pantalon.
Il trouvera celui-ci raide de glace et passera
un moment peu agréable avant de se coucher.

Au printemps, les traînes se gâtent. De dis-
tance en distance, près des maisons, où le so-
leil est plus chaud, le terrain apparaît. On a
beau jeter chaque jour de la neige. Plus moyen
de se luger. Il reste une ressource. Dans les
prés, la neige fond chaque jour, et chaque soir
se recouvre d'une couche de glace sur laquelle
on peut marcher sans même imprimer ses
pas. La neige *porte* et l'on s'y luge miex en-
core que sur les traînes, jusqu'au moment où,
avec un soupir de regret, il faut remiser la
luge au galetas pour l'hiver prochain.

PIERRE D'ANTAN.

Le morceau patois qu'on va lire, dédié à
Monsieur et à Madame Troyon, est certaine-
ment une des plus charmantes compositions
qui soient sorties de la plume spirituelle du
regretté C.-C. Dénéreaz. Elle met en scène
presque tous les oiseaux de nos contrées, cha-
cun d'eux y joue son petit rôle, chacun d'eux
y va de sa joyeuse chanson. La fauvette et
l'alouette sifflent le soprano ; le merle les soli,
le corbeau, la basse ; la caille imite le tam-
bour, le chardonneret la flûte, le geai marque
les contre-temps, etc., toute cette description
est délicieuse.

Le concert des oiseaux fut inspiré à son au-
teur durant une superbe matinée d'été, où
tout vivait, chantait et se réjouissait dans la
campagne, où les prés « n'étaient qu'un beau
bouquet. »

M. Dénéreaz s'assit à l'ombre d'un cerisier
et écouta avec délices ce grand concert de la
nature, qui nous a valu *Lo concert dâi z'osés*,
dont la conclusion est vraiment touchante et
pleine de poésie. Nous ne pouvons la traduire
que d'une manière bien imparfaite. Pour en
apprécier toute la saveur, il faut la lire en pa-
tois.

« Ce fut là pour moi une véritable fête, nous
» dit-il ; après avoir écouté ce concert durant
» une matinée, je m'en allai le cœur rempli de
» joie. Je me sentis meilleur, car ce concert
» mélodieux était le concert du bon Dieu. »

Lo concert dâi z'osés.

(Dédié à Monsieur et Madame Troyon-Blasi.)

INÉDIT

Pè on bio matin dè tsautein,
Que fasâi on superbo teimps,
Sein on niolan su lè montagnès,
Tot remoavè pè la campagne.
Lè prâ n'étiot qu'on bio botiet
Yô tienson et tserdignolet
Fasant oure on galé ramadzo ;
Et ti lè z'osés dào foradzo
Aguelhi su dâi sapalons
Ao bin catsi dein dâi bossons
Du la poeinte dào dzo tsantâvont
Et très-ti tant bin s'accordâvont
Que cein fasâi lo refredon
Dè la pe galéza tzanson

Cé matin, don, mè promenâvo
Et tot ein traceint, y'attiutâvo
La musiqua dè cliiao chanteu,
Que cein redzoivè lo tieu.

Assebin, po lè mi poâi ouèrè
Mè su de : « N'ia pas ! mè faut dzouèrè ; »
Et à l'ombro d'on ceresi
Dein l'herba, ye mè su cutsi.

Adon, dè pertot ein on iadzo,
Dâi bou, dâi z'adzès, dâi brantsadzo,
M'est venu coumeint 'na brechon
D'on formidabllio refredon.
Y'oièssé d'aboo la fauvetta
Et la mayentse et l'aluetta
Que subliâvont lo soprano :
Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, do.
On arâi de 'na dâoce vioula
Que s'accordâvè avoué 'na ioula
Dâo tant que c'étaî biâu et hiau.
Lo merlo desâi lo solò
Aguelhi ào coutset d'on tsâno
Yô lo gaillâ fasâi son crâno.
Lo corbé, su on gros noyi,
Yô sè tegnâi bin hiaut pèrtsi,
Fasâi la partiâ d'épouffârè
Et la cornelhie, la ronnrâ ;
Et po bin compliètà l'accœo,
Lo coucou fasâi lo ténœo.

(Faut tsoyî, quand lo premi iadzo,
On ouè, dein lo bou, son ramadzo,
Dè ne pas ètrè sein z'ardzeint ;
Porâi vo z'ein manquâ soveint ;
Mâ se vo z'âi dein la catsetta
N'a petita pice bliantsetta,
Va bin, et l'est tot cein qu'ein faut ;
Dè tot l'an, ne farâ défaut.)

Ye desé don que quand tsantâvè
La voix dâo coucou s'accordâvè.
La caille fasâi lo tambou
Et lo pequa-bou, lo toutou.
Lo pào djuivè la trompèta
Et lo tienson la clérinetta,
Tandi que lo tserdignolet
Ein mèneint son galé subtillet
Dessuvivè tant bin la fiota
Sein jamé manquâ onna nota
Et sein min fèrè dè fausset
Qu'on peinsâvè d'o ransignolet.
Kâ stu z'ice sè caisivè
Quand lo petit dzo coumeincivè
Et ne voliâvè pas meclliâ
Son cantiquo tant bin subliâ
Ao chant dào moineau, dè l'agâce,
Dâo bedju et dè la bécasse
Ao bin de n'autro gringalet,
Po cein que n'étaî pas solet
A fère autrameint què lè z'autro ;
Y'avâi onco dou bons z'apôtro
Que ne voliâvont coumeinci
Què quand lè z'autro aviont botsi ;
Kâ lo lutséran, la suetta
Atteindont, po fèrè l'âo chetta
Que lo sélâo sèyé mussi
Et lè z'autro z'osés cutsi.
Adon quand lo coo preind sa ioula
Et que sa pernetta a sa pioula,
On lè z'ouè tant qu'à la miné
Youlà, pioulâ decé, delé,
Po fère à savâi ài mènadzo
Qu'atteindont on novèvezadzo
Se l'est on petit brelurin
Ao bin 'na bouébetta que vint.

Hormi leu, tota la volaille
Dein lo grand refredon s'ein baille.
Lo dzé fasâi lè contrèteimps ;
L'hirondalla, dè teimps ein teimps,
Méclliâvè sa petita nota
Ao rigodon dè la lenotta.
La verdâire, lo râitolet,
Baillivont l'âo coup dè sublliet
Ein mimo teimps què la bécasse
Dessuvivè lo cor dè chasse.
L'ouïe, la bora, lo pudzin
Avoué la dzenelhie assebin,
Fasant n'espèce dè trompèta
Que n'étaî pas adè tant netta ;

Mâ cliiao couâ-couâ, cliiao co-co-lâ,
Tot cein fasâi bin cresenâ.
La pédri, lo pindzon, la grèba,
Coumeint lo canari ein dzèba
S'ein baillont avoué l'âo menet
Po poâi derè l'âo petit bet
Ein faseint très-ti ào pi fèrè
Po sè teri lo mi d'affèrè.
Lo branla-quiua, l'éterné,
La creblietta, lo bounosé,
Baillivont assebin l'âo nota
Po sè djeindre à tota la fiotta ;
Et tot cein fasâi lo tredon
D'on formidabllio refredon.

Cè concert fut por mè 'na fèta
Que y'ein avè tot pliein la fèta ;
Et après l'avâi attiutâ
Tandi tota 'na metenâ,
M'ein alli lo tieu pliein dè dzouïo
Et ye mè seimbliâvo mein croûio ;
Kâ cé concert mélodieux
Étaî lo concert dào bon Dieu.

C.-C. D.

A quoi l'on peut s'amuser.

Il nous tombe sous la main un feuillet détaché
d'un ancien numéro du *Voleur*, contenant un
curieux article de M. Luc de Vos, et intitulé :
Une course d'escargots. L'auteur fait de ce
spectacle une description si amusante, que
nous n'avons pas résisté au désir de lui em-
prunter les quelques détails qu'on va lire. —
Le fait se passe dans un petit village de Vo-
lhyinie (Russie).

Le mot *course* paraîtra légèrement ambitieux
quand on saura que les héros du match en question
n'avaient pas même de pieds, qu'ils charriaient leur
maison sur leur dos, et qu'ils s'avançaient seuls,
sans le secours d'aucun jokey.

Naturellement, il n'y avait pas de tribunes, ni
quoi que ce soit de l'installation dispendieuse de
Longchamps.

Les moujiks (paysans russes) s'étaient tout sim-
plement rassemblés sur la place du village. Ils
avaient la toilette des grands jours : cheveux longs
coupés net sur la nuque, chemise de grosse toile
serrée par une corde à la ceinture, et — luxe su-
prême — les pieds chaussés d'espadrilles en écorce
de tilleul !

La foule allait et venait, échangeant des bonjours,
lorsque tout à coup elle frémit d'un murmure de
joie, et s'ouvrit devant un cortège de quatre hom-
mes.

Les nouveaux venus portaient sur leurs épaules
une rigole en bois formée de trois planches d'une
longueur de huit sagènes (huit mètres environ).
Cette rigole était la piste.

Avec précaution, elle fut posée sur le sol soi-
gneusement nivelé : la planche du fond devait ser-
vir de route, les deux autres s'élevaient sur ses
côtés, comme des remparts. Ces remparts étaient
garnis, à leur bord supérieur, de clous très rappro-
chés les uns des autres qui devaient s'opposer aux
tentatives d'évasion des coureurs.

Tout étant prêt pour les recevoir, les escargots
furent apportés — coquilles énormes d'où sortaient
des têtes curieuses, ébaubies, vraiment superbes
d'ambition et d'audace. Du reste, c'étaient les cou-
reurs les mieux entraînés de toute la région, et les
plus célèbres. Leurs performances volaient de bou-
che en bouche. Au milieu d'un solennel silence, ils
furent placés six de front à l'une des extrémités de
la piste. Leurs propriétaires les maintenaient en
attendant le signal du départ.

Ce fut alors que les paris s'engagèrent : entre
amis, entre voisins, il ne s'agissait que de kopecks,
de tasse de thé ou d'hydromel.

Nouveau silence : les escargots étaient lâchés !
Dès le début, deux des coureurs se débâtèrent et
grimperent aux parois verticales de la rigole. Long-
temps ils se heurtèrent aux clous entre lesquels
ils passaient leur tête ; mais les clous, rapprochés
comme nous l'avons dit, arrêtaient net leur co-
quille.

Les propriétaires des deux étourdis entrèrent en
fureur, éclatèrent en imprécations, puis, fatigués